

TRANSFUGE

Choisissez le camp de la culture

CHRONIQUE

Rentrée littéraire, sortie politique

BOOK-ÉMISSAIRE

PAR ERIC NAULLEAU

Rentrée littéraire

Éric Neuhoff, Albin Michel,
208 p., 19,90 €

Les derniers jours des fauves

Jérôme Leroy, La manufacture des livres,
432 p., 20,90 €

« Tout cela s'était cassé la gueule et tout le monde s'en était foutu. *Les Épées* avaient démarré trop tard pour connaître l'excitation causée les vendredis soir par *Apostrophes* de Bernard Pivot. Chaque semaine, les libraires faisaient des piles avec les livres au programme. » Faute d'avoir connu cet âge d'or de l'édition, Pierre et Claire vivent son âge d'argent, du manque d'argent plus précisément. Leur maison bat de l'aile, le banquier s'inquiète, les rapaces tournent dans le ciel de Saint Germain des Prés, certains auteurs n'en continuent pas moins d'exiger des à-valoir extravagants. *Rentrée littéraire* vaut certes pour la peinture à l'huile coupée d'acide du milieu littéraire – ses personnages, ses rituels, ses cantines, ses prix d'automne et le tenace parfum de corruption qui enveloppe le tout, mais si l'on y entend parfois grincer quelques serrures, Éric Neuhoff n'entend pourtant pas livrer un roman à clés. Avant d'être un couple d'éditeurs, les deux personnages principaux forment un couple tout court, miracle de permanence dans une vie où tout se défait au ralenti : « Il savait qu'ils ne se reverraient jamais. Le nombre de gens qui disparaissent, comme ça, sans raison valable. Et ceux qu'on continue à fréquenter, alors qu'ils n'ont pas tellement d'intérêt. » Les restaurants changent de nom, les boutiques d'enseigne, le goût du jour d'écrivains à la mode, les vacances se prennent avec les enfants puis sans les enfants, mais Pierre et Claire ne divorcent pas, mais Pierre et Claire ne vont jamais voir ailleurs si le désir est plus vert. Soustraction faite de l'inutile, ces interminables soirées placées sous le signe du cancan, abstraction faite de tous les figurants de la mondaine comédie, ce qui valait d'être vécu n'était peut-être que le temps passé ensemble : « Il la regardait et il se disait qu'il l'aimait. C'était bête comme tout. Ensemble ils n'avaient plus connu la solitude. Il ne se souvenait pas s'être ennuyé une seule seconde avec elle. Il s'agissait d'un don du ciel. (...) Avec elle, la vie avait d'autres couleurs. Pierre s'étonnait sans cesse qu'elle soit là, à ses côtés. Ce prototype, cet exemplaire unique, ce brevet à déposer. Claire, petite Française. » On retrouve ici tout ce qui fait le plaisir de lire Eric Neuhoff, à commencer par la brièveté des phrases – un critique très consciencieux ou très dépressif établira un jour qu'un seul livre de l'auteur compte davantage de points que l'intégralité d'*À la recherche du temps perdu*. Les bons mots aussi : « Vouloir que Mathieu lise un livre, c'était comme demander à une pute d'avoir un orgasme. » ou

« Odile ne faisait rien, même pas son âge. » Sans oublier la discrète mention d'une Pléiade de Sylvia Plath, qui n'existe que dans son imagination et parmi nos vœux les plus chers. Charme retrouvé avec *Rentrée littéraire* des *Hanches de Lætitia* (1989) ou d'*Un bien fou* (2001). Ce qui s'appelle faire du Neuhoff avec du vieux.

Impossible d'arrêter de tourner les pages, et toujours plus vite – aucun doute, il s'agit bien d'un thriller politique de Jérôme Leroy. Tout comme *Le Bloc*, paru en 2011 et distingué par le prix Michel-Lebrun, *Les derniers jours des fauves* repose sur deux procédés des plus efficaces. Le premier consiste à répartir et combiner les traits distinctifs de nos politiciens nationaux entre différents personnages, de manière à créer un mélange de familiarité et d'étrangeté. Le second à suivre la courbe de toutes les catastrophes en cours jusqu'à une France à venir où le pays affronte le tsunami du variant gamma (puis sigma), où une impitoyable canicule sévit depuis des mois, où les complotistes flinguent en masse les candidats à la vaccination. À y regarder de plus près, la tuerie pourrait bien avoir été commanditée par le ministre de l'intérieur Patrick Beauséant afin de déstabiliser la présidente de la République Nathalie Séchard, ce qui provoque une réaction en chaîne au sein de l'État très profond, cette mare aux barbouzes de tous les services concurrents. Au terme d'incessants rebondissements, les différents fils rouges du récit serviront à ficeler une impeccable intrigue, sans que le romancier ne perde jamais de vue ses thèmes de prédilection, la hantise de l'effondrement d'une civilisation, celle de l'avènement d'une société tribale, mais aussi la fidélité aux vieilles amitiés. Nathalie Séchard renonce à briguer un second mandat, un vieil ami peu recommandable de Patrick Beauséant lui succède : « En quelques années, la France sombre, comme la plupart des pays européens, dans une manière de facisme soft qui permet, face aux nouvelles épidémies, de maintenir l'ordre en sacrifiant les libertés, sauf celle de la circulation des marchandises. Le président Peyrade, en réduisant le périmètre de l'État au maintien de l'ordre et au bon fonctionnement des infrastructures, devient le Père de la Nation. On lui donne de bonnes chances d'être le premier président réélu depuis longtemps. Il n'aura jamais que quatre-vingt-deux ans pour commencer un second mandat, trois ans de moins que Pétain quand il arrive au pouvoir. » Prémonitoire ?